

cinq cents mètres, à nos pieds, en bas du village, et un gros bruit roula jusqu'à la hauteur où nous étions.

— I's tapent sur le bas du village, constata laconiquement Orango.

Margat, qui suivait son idée, s'écria :

— Ce n'est pas sur l'épicière qu'elle est tombée, la marmite, vu qu'il habite juste à l'autre bout. Tant pis. I' vend l'prix qu'il veut, et i' vous dit en plus : « Si t'es pas content, va t'faire fout', mon garçon. » Ah ! tant pis.

Il soupira, et reprit :

— Ah ! les épiciers, ça m'dépasse, moi. « Crevez, ruinez-vous, vous autres, ça m'occupe pas : moi, faut que j'gagne ! »

— Pourquoi qu'tu leur jettes la pierre, aux épiciers, interrogea Orango, pisqu'ils ont toujours été comme ça ? C'est voleur et compagnie.

Après un silence, Rémus toussa pour assurer sa voix, et dit :

— J'suis épicière.

Alors Margat lui dit avec simplicité :

— Qu'est c' que tu veux, mon pauv' vieux... J' sais bien, va, qu'sur la terre, l'intérêt, c'est plus fort que tout.

— Mais oui, pardi, mon pauv' vieux, répondit Rémus.

\*\*

Un jour, pendant que nous portions au cantonnement notre paille, un de mes humbles compagnons s'approcha de moi et me demanda tout en marchant :

— J'voudrais qu'tu m'expliques pourquoi y a plus d'justice. J'ai été demander au capitaine une permission que j'avais droit, et j'ui montre une lettre comme quoi ma tante était décédée prochainement. « C'est un bourremou », qu'i' m'dit. « Ça, j'me dis, c'est encore plus fort ! » Alors dis-moi, toi. Pourquoi, quand la guerre a commencé, i' n'a pas commencé aussi une grande justice pour chacun, puisqu'on l'pouvait, puisque personne n'aurait dit : « J'veux pas », à c' moment-là ? Pourquoi c'est-i' tout l'contraire ?

Et faut pas croire qu'y a seul'ment c'qu'i' m'arrive, mais des gros industriels qui gagnent tout d'un coup, qu'on dit, des cent francs par jour en plus à cause de la tuerie, et leur peau d'jeune homme en plus, et des embusqués élégants de l'arrière qui sont dix fois plus forts que cette flopée de territoriaux à moitié crevés qu'on n'a pas évacués d'ici ce matin encore, et des ribouldingues dans les villes avec des poules, des perles et du champagne, que Jusserand nous racontait ?

J'ai répondu que la justice parfaite était impossible, qu'il fallait voir le grand ensemble des choses. Puis ceci dit, j'ai été embarrassé devant la curiosité obstinée, gauche et précise de mon camarade qui, à lui seul, cherchait la lumière !

A la suite de cet incident, pendant ces jours monotones, j'ai essayé souvent de rassembler mes idées sur la guerre. Je n'ai pas pu. Je suis sûr de certains points, dont j'ai toujours été sûr. Plus loin, je ne sais pas. Je m'en remets à ceux qui nous guident et détiennent la raison d'État. Mais parfois je regrette de n'avoir plus un directeur de conscience comme Joseph Bonéas.

Au reste, les hommes qui m'entourent — sauf quand l'intérêt direct s'en mêle et sauf quelques bavards qu'on entend tout d'un coup verser des théories où il y a des morceaux entiers d'articles de journaux, — se désintéressent de tout problème trop lointain ou trop profond, sur les enchaînements de malheurs inévitables qui nous emportent. Au delà des choses immédiates et surtout des questions personnelles, ils ont sagement conscience de leur ignorance et de leur impuissance.

Un soir que je réntrais pour dormir au sein de l'étable où nous couchions, les hommes étalés là, en long et en large, sur les bottes de paille, avaient parlé ensemble, et étaient du même avis. Quelqu'un venait de conclure :

— Du moment qu'on marche, ça suffit.

Mais Termite, couché en rond comme une marmotte sur la litière commune, veillait. Il leva sa tête pleine de poils,

se trémoussa, comme pris au piège, agita la plaque de cuivre de son poignet comme une sonnette, et dit :

— Non, ça suffit pas. Faut penser, mais penser avec ton idée, pas avec celle des autres.

Des faces amusées se levèrent tandis qu'il s'engageait dans des considérations qu'on prévoyait interminables.

— Attention, vous autres, il va parler du militarisme, annonça un loustic nommé Pinson dont j'avais remarqué déjà l'esprit éveillé.

— Il y a la question du militarisme... poursuivit Termite.

On rit en observant le nabot hirsute qui se débattait sur la paille crépusculaire au milieu de ses grands mots de réunion publique, et promenait des ombres chinoises sur le rideau de toiles d'araignée de la lucarne.

— Tu veux-t-i' dire, questionna un de nous, que les Boches ne sont pas militaristes?

— Pardi oui, qu'i's y sont, consentit à reconnaître Termite.

— Hé ! ça t'en bouche un coin ! s'empressa de constater Pinson.

— Moi, mon vieux, dit un territorial qui était un bon soldat, j'veais pas chercher si loin et j'suis pas si malin que toi. J'sais qu'on nous a tombé d'ssus, que nous n'demandions tous qu'à être tranquilles et amis de tout l'monde. Tiens, chez nous, par exemple, dans la Creuse, j'sais...

— Tu sais ! Tu sais rien à rien ! criailla Termite rageur. Tu n'es qu'un pauvre petit animal domestique comme les millions d'camarades. I's nous réunissent mais i's nous séparent. I's nous disent c'qu'ils veulent ou i's nous l'disent pas, et tu l'crois. I's t'disent : « Voici c'qu'i' faut qu'tu aies dans ton cœur ! » I's...

Je me sentais m'irriter sourdement contre Termite par le même instinct qui m'avait jadis jeté sur son complice Brisbille. Je l'interrompis :

— Qui ça : i's ?

— Les rois, dit Termite.

A ce moment, la silhouette de Marcassin apparut dans le gris de la ruelle qui aboutissait chez nous.

— Attention, v'là l'juteux, ferme ta gueule, conseilla charitablement un assistant.

— J'ai pas peur de pas dire c'que j'pense ! déclara Termite, tout en baissant instantanément la voix et en se faufilant à travers la paille qui séparait l'étable voisine de la nôtre.

On rit encore. Margat était sérieux :

— Toujours, nous dit-il, y aura les deux espèces de gens qu'y a toujours : les rouspéteurs et les obéisseurs.

On demanda :

— Pourquoi qu'i' s'est engagé, c'numéro-là !

— I' n'avait pas d'pain à manger chez lui, répondit le territorial, interprète de l'opinion publique.

Ayant ainsi parlé, le vieux soldat bâilla, se mit à quatre pattes, arrangea la paille de sa place, et ajouta :

— N'nous en f'sons pas, et laissons faire. Surtout qu'on peut pas faire autrement.

C'était l'heure du sommeil. L'étable était béante sur le devant et sur le côté. Mais l'air n'était pas froid.

— C'est fini des mauvais jours, dit Rémus. On les r'verra pus.

— Enfin ! dit Margat.

On s'étendit coude à coude. Celui du coin noir souffla sa chandelle.

— Viv'ment la fin d'la guerre ! marmotta Orango.

— Qu'on m'accorde seulement ma d'mande pour être cycliste, repartit Margat.

On se tut, faisant chacun cette même grande prière vague, et quelque petite prière analogue à celle de Margat. On s'enveloppa doucement à même la nuit tombante, sur la paille ; on ferma les yeux.

\* \* \*

En bas du village, dans la longue maison rose, il y avait une fermière charmante, qui souriait en clignant des yeux. Au sortir des pluies et des brumes, ces jours-là, baigné par la jeunesse de l'année, je la regardai de toute mon âme.